

Scénario du film «1927 — Lev Kamenev et Grigori Zinoviev. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze» écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

Résumé du scénario :

Le texte dresse un vaste panorama de la fin des années 1920 en URSS à travers les destins croisés de Lev Kamenev, Grigori Zinoviev et leur entourage, sur fond de montée en puissance de Staline et de fin de la NEP.

Il commence par l'arrivée à Moscou, fin 1927, du compositeur Sergueï Prokofiev, logé au « Metropol », ancien hôtel transformé en résidence de la nomenklatura. À travers le « Metropol », la « Maison sur le quai » et d'autres « Maisons des Soviets », l'auteur montre le luxe dans lequel vit l'élite bolchevique : appartements meublés, eau chaude, téléphones, magasins intégrés, jardins d'enfants. Ce confort contraste brutalement avec la situation du Moscovite moyen, entassé dans quelques mètres carrés sans eau chaude, parfois en sous-sol, et obligé d'utiliser des toilettes publiques.

L'espace résidentiel de l'élite coïncide symboliquement avec les terres de l'opritchnina d'Ivan le Terrible : un territoire privilégié, maintenu par le reste de la population. La « Maison sur le quai », construite à partir de 1927 sous la supervision de Iagoda, apparaîtra plus tard comme une « souricière », la majorité de ses habitants étant fusillés ou envoyés au goulag dans les années 1930.

Le récit se concentre ensuite sur Kamenev et Zinoviev, anciens proches de Lénine et premiers alliés de Staline contre Trotski, qui finiront par s'allier à Trotski contre Staline au sein de l'« opposition de gauche ». Leur plate-forme dénonce la montée d'une « nouvelle bourgeoisie » (koulaks, nepmen, bureaucrates) et l'incapacité de la direction stalinienne à maintenir un cap socialiste cohérent. L'auteur insiste sur le paradoxe : Staline lui-même commence à adopter des mesures « de gauche » (baisse des prix d'achat du grain, durcissement contre la NEP), préparant la collectivisation forcée, tout en écrasant ceux qui défendent, en théorie, une ligne proche de la sienne sur l'industrialisation.

Le texte revient longuement sur le rôle de Zinoviev : compagnon de Lénine en émigration, numéro deux symbolique du parti, organisateur d'une terreur particulièrement brutale à Petrograd, dirigeant d'un véritable « clan » familial qui persécute notamment Gorki. On évoque aussi l'usage précoce d'un antisémitisme insinué comme instrument de lutte contre l'opposition (campagne contre Trotski, Zinoviev, Kamenev).

L'année 1927 est décrite comme un tournant : exclusion de Trotski et Zinoviev du Comité central, manifestations concurrentes du 7 novembre, répression policière, puis expulsion de Kamenev et Zinoviev de leurs appartements du Kremlin. On suit Kamenev dans sa chute : relégation en province, puis à des postes secondaires (édition, institutions littéraires), son désir déclaré d'« être oublié de Staline », et en parallèle le destin de sa famille : privilèges de la vie « au Kremlin », puis arrests, fusillades, longues années de camp pour son fils illégitime, son petit-fils, et même son frère et son neveu.

Le XV^e congrès du parti (décembre 1927) est présenté comme un moment charnière : Staline y joue la comédie de la démission, se fait « retenir », puis lance bientôt l'offensive contre la paysannerie et la NEP. Après le congrès, Kamenev et Zinoviev signent une lettre de repentance, sont exilés à

Kalouga, puis brièvement réintégrés à la marge avant d'être définitivement écartés. La GPU pratique systématiquement l'écoute et l'exploitation politique des conversations (cas de Boukharine).

La fin du texte évoque leur sort final : arrestation après l'assassinat de Kirov, procès truqués, exécution en 1936. Kamenev a pourtant proposé Staline au poste de secrétaire général et autorisé la première édition soviétique des « Démones » de Dostoïevski, immédiatement dénoncée dans la Pravda. Le destin tragique de leurs familles est présenté comme une sorte de retour du boomerang historique, y compris au regard de l'exécution de la famille impériale qu'ils avaient eux-mêmes soutenue.

Scénario :

1927, Lev Kamenev et Grigori Zinoviev

À l'approche du Nouvel An 1927, le compositeur Sergueï Prokofiev arrive pour peu de temps à Moscou en provenance de Paris. À Paris, depuis deux mois, il tente de convaincre de se rendre en URSS le célèbre impresario, auteur des « Saisons russes » à Paris, Sergueï Diaghilev. En août 1927, on arrête à Moscou le frère de Sergueï Diaghilev, Valentin. Il enseignait à l'Académie politico-militaire et servait dans l'Armée rouge depuis 1918. Au dernier moment, sa condamnation à mort est commuée en dix ans de camp. On l'enverra aux Solovki. Là, il sera fusillé. Sergueï Diaghilev n'ira pas en URSS.

À Moscou, Sergueï Sergueïevitch Prokofiev est logé à l'hôtel « Metropol ». Après 1917, les chambres ont été attribuées comme logements aux travailleurs responsables. En 1927, on commence à les reloger dans de nouveaux appartements. Prokofiev écrit dans son journal : « Un étage a de nouveau été rendu à l'hôtel, loué aux Allemands. Aux étages supérieurs sont encore installés des travailleurs responsables, d'où une saleté épouvantable partout. »

Le « Metropol » est ce qu'on appelle la IIe Maison des Soviets. Il y a beaucoup de ces Maisons des Soviets à Moscou. De plus, dans le Kremlin, des appartements sont aménagés dans une vingtaine de bâtiments.

La femme du chouchou de Lénine, Boukharine, Anna Larina, avant son mariage habitait avec sa mère et son père, le célèbre bolchevique Iouri Larin, au « Metropol ». Ensuite, jusqu'à l'arrestation de Boukharine, elle vécut avec lui au Kremlin. Après l'arrestation, on la relogea du Kremlin dans la « Maison sur le quai » (Дом на набережной).

Cet immeuble recevra ce nom un demi-siècle plus tard grâce à l'écrivain Iouri Trifonov, d'après le titre de son célèbre roman. La décision de construire la « Maison sur le quai » est prise le 20 janvier 1927. Installée dans cet immeuble, la femme du Boukharine arrêté envoie aussitôt au président du CIK, Kalinine, un billet : « Nous n'avons pas la possibilité de payer le loyer. » Et elle joint au billet la facture impayée. Plus tard, Anna Boukharina passera par de longues années de camps staliniens, mais alors, aux années de vie prospère au Kremlin et au « Metropol », elle n'avait ni l'habitude, ni même la possibilité de développer l'habitude de payer un loyer.

Contrairement à tous les citoyens soviétiques, les locataires du parti ne manquaient de rien en 1927. Les fameuses six Maisons des Soviets, ce sont les hôtels « National », « Metropol » et « Petergof », à l'angle de Vozdvijenka et Mokhovaïa, où Maxime Gorki et sa femme, l'actrice Andreeva, fabriquaient autrefois des bombes pour des attentats. Ensuite viennent les maisons du comte Cheremetev, rue Granovski, la maison du prince Kourakine à Leninovka, des maisons rue Znamenka, rue Neglinnaïa et sur le boulevard Prechistenski.

Il faut dire que les limites de résidence de la haute direction bolchevique à Moscou coïncident exactement avec le territoire des terres d'apanage (opritchnina) sous Ivan le Terrible. L'opritchnina est une organisation dirigeante spéciale, directement subordonnée à Ivan le Terrible, dotée de fonctions administratives et policières et des meilleures terres. Le reste de la population entretenait cette organisation. Au XXe siècle, comme au XVIe, les terres des opritchniki, les maisons des chefs bolcheviques, s'étendent de Prechistenka à Neglinnaïa.

Dans ces maisons, tous les comforts sont assurés : meubles, vaisselle, linge de table et de lit. Chauffage central, salles de bain avec eau chaude, ascenseurs. Dans les immeubles, des blanchisseries spéciales, parfois même des jardins d'enfants.

À ce moment-là, d'après les données officielles, il revient en moyenne 5,7 mètres carrés par Moscovite. En réalité, beaucoup vivent dans des demi-sous-sols et des caves. En 1930, ces chiffres baisseront à 4,5 m² par personne. En termes de superficie, c'est une tombe et demie. Pas d'eau chaude, pas de salle de bain. De l'appartement communautaire du passage Pechatnikov, la grand-mère de ma femme allait chaque matin se laver dans les toilettes publiques de la place Troubnaïa.

Dans la « Maison sur le quai » en construction, on a prévu des appartements de trois, quatre et cinq pièces. Tous meublés. Partout le téléphone. Magasin d'alimentation et de marchandises diverses, salon de coiffure, polyclinique, salle de sport, cantine. La construction est supervisée par le vice-président de l'OGPU, Guenrikh Iagoda.

Bientôt, cet immeuble se révélera être une souricière. La plupart de ses habitants seront fusillés ou déportés. Mais ils s'y installent avec plaisir. Les responsables voulaient vivre et manger dans leur cercle fermé. À la place des fusillés, d'autres s'installent tout aussi volontiers.

Le 16 novembre 1927, Lev Borissovitch Kamenev quitta son appartement du Kremlin. Dès le début de l'année précédente, 1926, il avait été démis de ses fonctions de président du Soviet de Moscou, de vice-président du Sovnarkom et de président du Conseil du travail et de la défense, poste qu'il occupait depuis la mort de Lénine en 1924. Après cela, Kamenev dirige pendant six mois le commissariat du peuple au Commerce.

À ce poste, il sera remplacé par Anastas Mikoyan. Celui-ci se souvient : « Je me rendis chez Kamenev, rue Varvarka, au deuxième étage, dans son cabinet. Nous étions seuls. Il se mit à exposer ses vues extrêmement pessimistes sur la situation dans le pays ; il avait perdu la foi dans la victoire du socialisme. Il m'apparut plus clairement qu'auparavant à quel point il s'était éloigné de la ligne du parti. »

Kamenev soumit lui-même sa démission du poste de commissaire au Commerce, prétextant qu'il ne bénéficiait pas de la pleine confiance du Politburo. Avant sa nomination, Mikoyan s'était entretenu avec Staline. Staline lui dit alors : « Kamenev a mené peu de travail pratique au commissariat, il s'occupait davantage de son activité politique d'opposition. Kamenev est passé dans l'opposition. »

Après sa conversation avec Kamenev, Mikoyan, au crayon bleu, nota brièvement les principaux thèses de ce monologue d'une demi-heure. L'essentiel : « Kamenev quitte déjà notre parti et nous qualifie de dégénérés bourgeois. » « Nous », c'est-à-dire « nous avec Staline ».

Le très doué homme d'appareil Anastas Ivanovitch Mikoyan est vexé. Vexé en vain : un an et demi plus tard, il ne viendra à l'esprit de personne de qualifier Staline de « dégénéré bourgeois ». Mais alors, en 1927, non seulement Mikoyan, mais aussi les observateurs occidentaux se demandent : où va la Russie ? En effet, à ce moment-là, dans le jeu soviétique, on considère Staline comme un homme de droite. Face à lui, l'« opposition de gauche », dirigée par Trotski, Kamenev et Zinoviev. Jusqu'en 1925, Kamenev et Zinoviev formaient un trio avec Staline contre Trotski. Après la victoire sur Trotski et le renforcement de Staline, la vie du parti et leurs propres ambitions amènent Kamenev et Zinoviev à se ranger avec Trotski contre Staline.

Ce sont précisément Kamenev et Zinoviev qui persuadèrent Trotski que l'adversaire principal était Staline. Jusqu'alors, Trotski voyait en Zinoviev son principal rival. De plus, Zinoviev lui-même se voyait comme le principal concurrent de Staline.

Grigori Evseïevitch Zinoviev jouissait d'un passé inestimable. Depuis 1908, il ne quittait pas Lénine en émigration ; c'est avec Lénine qu'il arrive à Petrograd dans le wagon plombé allemand. Après que, en juin 1917, la nouvelle s'est largement répandue que Lénine était revenu en Russie grâce à de l'argent allemand et avec de l'argent allemand, Zinoviev part avec Lénine à Razliv, où ils se cachent tous deux de l'arrestation. À ce moment-là, sous le Gouvernement provisoire, l'ordre d'arrestation de Lénine à Moscou fut signé par le président de la 1re administration de Yakimanka, Andreï Vychinski. En 1936, c'est Vychinski qui mènera, en tant que procureur général stalinien de l'URSS, le procès du « centre unifié trotskyste-zinovievien ».

En 1917, le 6 avril, le journal bolchevique « Pravda » annonçait : « Les camarades Lénine et Zinoviev, revenus d'émigration, sont entrés dans la rédaction de la "Pravda". » Le binôme Lénine–Zinoviev est familier dans la vie du parti à l'été 1917. Le tandem Kamenev–Zinoviev n'existe pas encore.

À la conférence d'avril du POSDR en 1917, Zinoviev préside et polémique avec Kamenev. Lors de l'élection du Comité central, la candidature de Zinoviev, comme celle de Lénine, est adoptée sans discussion.

Zinoviev est pour la première fois intégré au Comité central en mai 1907, au congrès de Londres du POSDR. Il était délégué de Saint-Pétersbourg. Personne ne le connaissait ni ne l'écoutait. Alors il monta sur une chaise pour attirer l'attention. Ce discours de débutant sur une chaise fit de lui un membre du Comité central. À partir de cette chaise, il sera partout le numéro 2 après Lénine.

L'association stable et impersonnelle « Kamenev–Zinoviev » apparaîtra en 1926, avec l'« opposition de gauche ». Certes, ces deux noms avaient déjà été associés une fois. Cela se produit le 10 octobre 1917, lors d'une réunion du Comité central où l'on adopte la décision sur l'insurrection armée. Kamenev et Zinoviev s'y prononcent contre l'insurrection et pour la convocation de l'Assemblée constituante. C'est la première fois que Zinoviev s'oppose à Lénine, si l'on ne tient pas compte d'un autre épisode.

En émigration, Lénine voulut adopter le fils de Zinoviev, Stepan. Autrement dit, enlever l'enfant à ses parents vivants. Zinoviev ne donna pas son fils à Lénine. L'idée d'adopter le fils cadet de Zinoviev était dictée par la stérilité de Lénine, mais aussi par autre chose. Lénine connaissait trop

bien Zinoviev, qui, pendant de longues années d'émigration, fut son ombre. Lénine l'appréciait pour cela, mais ne voulait pas lui confier l'éducation d'un futur communiste. Lénine, à sa manière, estimait Zinoviev, mais ne le respectait pas. Sverdlov disait : « Zinoviev, c'est la panique. »

Kamenev, en ce qui concerne l'insurrection armée d'octobre 1917, est cohérent. En mars 1917, dans la « Pravda », Kamenev écrivait que l'armée, en temps de guerre mondiale, n'avait pas le droit de déposer les armes. Il évitait les attaques contre le Gouvernement provisoire. Kamenev fut libéré de son exil par un décret de Kerenski au tout début de la révolution de Février. Il arriva à Petrograd depuis la région de Touroukhan, où il était exilé en même temps que Staline. Ils arrivèrent ensemble.

Les « Lettres de loin » de Lénine, appelant au renversement du Gouvernement provisoire, Kamenev et Staline les soumirent à la censure. Staline, dès avril, passe sur la position de Lénine.

La position de Kamenev sur l'insurrection armée n'intéresse pas Lénine. Il obtient la majorité sans Kamenev ni Zinoviev. Trotski écrit sur Kamenev de manière simple et respectueuse : « La nuit du 24 octobre, Kamenev vint au Smolny. Il était opposé à l'insurrection. Mais cette nuit décisive, il est venu la passer à mes côtés. » Puis il ajoute que Kamenev lui donna une cigarette. Pour Trotski, il importe peu que Kamenev soit son parent, le mari de sa sœur.

En 1927, l'essence de la plate-forme de l'opposition de gauche est la suivante. Le groupe de Staline, qui détermine de fait la politique des organes centraux du parti, s'est révélé incapable de prévenir « la croissance démesurée des forces qui veulent ramener le développement de notre pays sur la voie capitaliste, ce qui conduit à affaiblir la classe ouvrière et la paysannerie face à la force croissante du koulak, du nepman et du bureaucrate ».

L'opposition de gauche, représentée par Kamenev, Zinoviev et Trotski, souligne qu'il existe dans le pays deux positions qui s'excluent mutuellement. L'une exprime les intérêts de la nouvelle bourgeoisie, mise sur l'initiative privée, affaiblit le principe de la planification dans l'économie.

La seconde est fondée sur l'idée que l'on ne peut assurer la victoire du socialisme que si le pouvoir d'État prolétarien reconstruit d'abord l'industrie, puis aide la campagne arriérée, en y augmentant la productivité du travail sur la base d'une agriculture mécanisée collective. C'est la voie du socialisme, indiquait la plate-forme de l'opposition de gauche.

L'opposition souligne : « La ligne stalinienne est faite de courts zigzags à gauche et de profonds zigzags à droite. » C'est un fragment du dernier document de « l'opposition de gauche », intitulé « Plate-forme des bolcheviks-léninistes ».

Il est paru en septembre 1927. Rien n'y annonce le zigzag à gauche que Staline avait déjà effectué au printemps.

Le plénum d'avril 1927 du Comité central adopte une décision de baisse des prix d'achat du grain. Pour les koulaks et les paysans moyens, c'est-à-dire ceux qui produisent du grain marchand et ont l'habitude de le vendre dans les conditions de marché de la NEP, cette décision est une totale surprise. En 1925 et 1926, Staline répétait régulièrement la nécessité de pacifier la campagne. Il disait que les propositions démagogiques de l'opposition sur la confiscation forcée du blé étaient des absurdités, créant des difficultés supplémentaires. Maintenant, les paysans refusent de livrer le grain à vil prix et sont immédiatement accusés de « grève du blé ».

On voit poindre des problèmes de ravitaillement en pain pour la ville et l'armée. Dans le même temps, Staline parle d'une attaque imminente d'un bloc d'États capitalistes contre l'URSS, on organise une mobilisation de test. Dans les villes, commence un achat massif de farine, de sucre et de savon en prévision de la guerre. Dans certains villages, on est même convaincu que la guerre a déjà commencé. Dans un bulletin d'informations de la GPU, on lit : « En lien avec les rumeurs de guerre et de changement de pouvoir, on note des cas de sortie de pionniers de leurs détachements. Afin d'éviter la mobilisation, dans certaines provinces les membres du Komsomol quittent le Komsomol. Dans un certain nombre de régions, les paysans, craignant la mobilisation, vendent leurs bons chevaux ou les échangent contre de plus mauvais. En Moldavie, en conséquence, les prix des chevaux défectueux ont augmenté de 100 %. »

La capacité du complexe militaro-industriel soviétique au début de 1927 est de 50 % du niveau de 1916. En réalité, Staline n'a pas de divergences avec Trotski, le leader de l'opposition de gauche. Il est tout à fait d'accord avec lui sur le fait qu'il faut, coûte que coûte, relever rapidement l'industrie lourde, détruite par la révolution. La décision de Staline de baisser les prix d'achat du grain est, dans son essence, gauchiste et digne de Trotski. Staline s'est avancé sur son terrain. Sur ce terrain, Staline doit désormais rester seul. Par la logique même du jeu sur ce terrain, Staline est obligé de passer à l'offensive contre la NEP.

L'attaque contre la NEP était prédéterminée par le caractère de Staline lui-même. Il était entièrement disposé à recourir aux mesures d'exception et absolument mal préparé au jeu économique complexe, qui a peu en commun avec les règlements de comptes politiques. En outre, la NEP elle-même avait épuisé ses modestes possibilités à l'horizon de 1927. Un élargissement de la liberté économique, l'appel au capital privé dans l'industrie auraient entraîné une transformation du régime politique, avec, à terme, un élargissement inévitable de la démocratie. L'abandon de la NEP résolvait non seulement ce problème.

Dix ans après le coup d'Octobre, le système du parti et des soviets s'est mué en une gigantesque machine bureaucratique patinant dans le vide. En conséquence, dans les milieux ouvriers et paysans montent de puissants ressentiments antibureaucratiques. Ces humeurs de protestation commencent à constituer une menace sérieuse pour le pouvoir. Dix ans après 1917, la population espère voir les fruits de la révolution. Mais, dans la conscience de masse, les fruits de la révolution restent compris exclusivement comme une distribution pour tous et à parts égales. C'est pourquoi, en 1927, pour le simple citoyen soviétique, le bureaucrate et le nepman se confondent. De plus, on ne cesse de dire que le pouvoir, en introduisant la NEP, s'est embourgeoisé. La rumeur de la rue coïncide avec la formule de l'opposition de gauche : « Les partisans de Staline sont des dégénérés bourgeois. » Le lien mental qui s'est formé dans les esprits entre nepman et bureaucrate, ou plutôt nepman—représentant du pouvoir, sera habilement tranché par Staline. La « nouvelle bourgeoisie », c'est-à-dire les possédants, fut brutalement opposée aux détenteurs du pouvoir. Une offensive de propagande massive contre l'entrepreneur privé commence. On ne l'aimait pas auparavant, mais désormais on en fait ouvertement, sous les yeux de tous, un ennemi de classe, responsable des crises du pays. Cela ne résout pas les problèmes économiques. Sur le plan psychologique, cela prépare parfaitement la population à la politique du « grand bond », inscrite dans le premier plan quinquennal. Le désir d'une nouvelle « expropriation des expropriateurs » gagne la population. La révolution n'a pas tenu ses promesses. Donc, il faut une nouvelle révolution. Un ouvrier, Temkine, écrit à Staline : « Comment regarde l'ouvrier, épuisé, usé, malade, qui n'a pas réussi à se refaire en

10 ans de révolution, le capitaliste-bourgeois ? Il est prêt à se jeter sur lui, à le mettre en pièces, à détruire jusqu'aux morceaux, la rage bouillonne, l'ouvrier est mécontent. »

Les entrepreneurs privés sont déjà relégués dans la catégorie des « non-citoyens ». Le gouvernement, incapable de faire face à la situation économique, confisqua à l'été 1927 les dépôts des particuliers dans les caisses d'épargne. Un groupe de citoyens anonymes rédigea ensuite une requête au CIK de l'URSS, exigeant la restitution des dépôts. En même temps, la requête précisait : « Aux bourgeois qui ont plus de 5 000, ne rien rendre. »

Le fait que dans les entreprises privées les salaires soient plus élevés, que le patron fasse des cadeaux aux ouvriers, ne fait que creuser la rage des travailleurs des entreprises d'État. Il n'est pas difficile pour Staline d'aller dans leur sens en accentuant l'attaque contre la NEP. Face au chômage massif, les ouvriers des entreprises privées renoncent parfois à une augmentation de salaire afin d'aider le patron à sauver son affaire, ils s'adressent aux organes d'État pour demander une diminution des impôts pesant sur le patron. Autrement dit, ces ouvriers agissent de manière pragmatique, ce qui accroît le mécontentement du pouvoir. Khrouchtchev écrit dans ses mémoires : « Cela me faisait toujours mal au cœur de voir que la foule était plus dense devant les magasins privés. » La situation est aggravée par les paysans aisés, qui produisent le grain marchand. Ils disent : « Par le capital et la bourgeoisie, nous construisons le communisme, il n'y a pas d'autre issue, et utiliser le capital et la bourgeoisie est facile, si on le fait avec intelligence. »

La part du secteur privé représente 75 % du volume du commerce et 87 % de la production industrielle. Le secteur privé restaure les liens économiques entre régions, force les entreprises d'État à se remuer un minimum. Et pourtant, il ne représente qu'1 % du revenu national. Il s'agit principalement de petit commerce, les grosses fortunes se comptent sur les doigts d'une main. En grande partie, elles reposent sur la spéculation. Des anciens milieux d'affaires, il ne reste plus personne. Tant que le business ne s'est pas lancé dans la grande industrie, il faut le mettre à terre.

Zinoviev aurait dû être heureux. Dès l'aube de la NEP, il appelait à « briser l'échine à tous les ennemis de la dictature du prolétariat ». Au milieu des années 1920, on dit autrement : « Ce serait une excellente NEP, si cette NEP était sans nepmen et sans koulaks. » C'est ce qu'on dit dans le nouveau milieu parti-bureaucratie.

L'écrivain Victor Serge (de son vrai nom Kibaltchitch, neveu du populiste révolutionnaire Nikolai Kibaltchitch) écrit : « Kamenev et Zinoviev sont les bâtisseurs de la machine bureaucratique, en dehors de laquelle rien ne pouvait vivre. » Le troisième sur ce chantier de la machine, c'était Staline. En 1926, tout était pratiquement prêt. La première grande victoire de Staline sur Trotski, à cette époque, est due non seulement à ses combinaisons internes au parti, mais aussi au fait que le révolutionnarisme gauchiste de Trotski-Lénine est enterré par l'appareil bureaucratique de granit. Les plus proches compagnons de Lénine, Zinoviev et Kamenev, l'avaient consolidé autant qu'ils le pouvaient. Zinoviev, plus efficacement. À Petrograd, il s'était créé sa propre cour.

Une cour, c'est-à-dire un appareil bâti sur les liens de parenté et la fidélité personnelle au maître. La femme de Zinoviev, Zlata Lilina, dirigeait la section provinciale de l'instruction publique. Son frère, Iliia Ionov, dirigeait la maison d'édition du Soviet de Petrograd. Le mari de la sœur de Zinoviev, Samouïl Zaks, dirigeait à Moscou l'appareil de la maison d'édition d'État (Gosizdat).

Tout ce clan de Zinoviev harcelait Gorki, qui voulait s'asseoir sur deux chaises : être avec les bolcheviks tout en soutenant l'ancienne intelligentsia. On avait permis à Gorki de fonder sa propre maison d'édition. Le frère de la femme de Zinoviev, Ionov, qui dirigeait la maison d'édition du

Soviet de Petrograd, voyait en Gorki un concurrent direct. Gorki recevait de l'argent qui, selon lui, aurait pu revenir à Ionov. Au Gosizdat aussi, on avait ses propres plans commerciaux, bien éloignés de l'idéologie. Le directeur exécutif de la maison d'édition de Gorki était son ami, le célèbre collectionneur et caricaturiste Zinovi Grjebine. C'est précisément sur Grjebine que s'abattirent Zinoviev, son beau-frère Ionov et son autre parent Zaks. Zaks écrivait personnellement à Lénine, lui disait qu'il ne connaissait pas du tout Gorki, que Lénine s'y entendait très mal en matière de gens. Il lui rappela même son amitié avec Romain Malinovski, agent de la police tsariste infiltré dans le parti. Le slogan central de la campagne de Zinoviev contre l'éditeur Grjebine était : « Le Juif Grjebine exploite non seulement les écrivains russes, mais aussi le prolétariat russe. Grjebine dilapide l'argent du peuple. » Un trait singulier dans cette situation : c'est d'une position antisémite que se réclament des responsables du parti et de l'État qui sont eux-mêmes des Juifs d'origine et ne cachent pas leur nationalité. Au plus fort du pouvoir soviétique, après la campagne stalinienne contre le cosmopolitisme, une chose pareille sera déjà impensable. L'origine juive sera soigneusement occultée par ceux qui réussiront à se hisser dans la haute sphère du parti.

Maxime Gorki haïssait férocelement les antisémites, ainsi que les politiciens jouant la « carte juive ». Six mois après le coup d'Octobre, il écrit : « L'antisémitisme vit et relève peu à peu son ignoble tête. » Il écrit cela à Lénine. L'ancien ami de Lénine, Zinoviev, s'était chargé de la perquisition de la correspondance de Gorki avec Lénine. Lénine ne faisait pas confiance à Gorki. Il avait besoin de lui pour son image politique.

En 1921, le Politburo vota à plusieurs reprises sur la question de savoir s'il fallait ou non autoriser le poète mourant Blok à partir à l'étranger pour se faire soigner. Zinoviev était catégoriquement contre le sauvetage de Blok. Lénine, au bout d'un mois et demi de débats, s'adoucit et vota « pour ». Zinoviev resta inflexible. Après la mort de Blok, Zinoviev pressa la Tchéka de procéder au plus vite au fusillade du poète arrêté, Goumilev.

Zinoviev est un ardent militant de la Terreur rouge. Même le chef de la Tchéka de Petrograd, Ouritski, s'opposait parfois aux mesures extrêmes réclamées par Zinoviev. Nulle part la terreur n'est aussi totale qu'à Petrograd sous Zinoviev. Cependant, il est incapable d'assurer la défense de Petrograd contre l'armée de Ioudenitch. Trotski devra venir régler l'affaire.

Pendant la famine de 1920, Zinoviev gardait pour sa cuisine son ancien cuisinier de la cour impériale.

Cette tradition zinoviévienne ne s'éteindra pas et sera reprise, durant le blocus de Leningrad, par le viceroi stalinien, Jdanov.

L'académicien Dmitri Sergueïevitch Likhatchov se souvient que, pendant le blocus, au printemps 1942, on lui proposa, dans un collectif d'auteurs, d'écrire un livre sur la défense des anciennes villes russes. On le convoqua au Smolny. De faim, il y arriva à peine.

Likhatchov écrit : « Au Smolny, cela sentait fortement la cantine. Les gens avaient bonne mine, repue. Nous fûmes reçus par une femme. Elle était bien portante, en bonne santé. »

Le 15 octobre 1927, à Leningrad, s'ouvrait la session jubilaire du CIK, pour le 10e anniversaire d'Octobre. Voilà un an et demi que Zinoviev a été démis de la direction de la ville. Il a été remplacé par Kirov. Zinoviev et Trotski viennent de Moscou. Ils sont de simples membres du Comité central. Pendant la parade devant le palais de Tauride, les leaders de l'opposition ne sont pas admis à la

tribune. Ils restent à l'écart, dans la benne d'un camion. Certains manifestants leur font signe avec leur casquette. D'autres s'arrêtent — par curiosité. Trotski prend cette curiosité pour un soutien.

À Moscou, le 21 octobre, est convoqué un plénum conjoint du Comité central et de la Commission centrale de contrôle. Les leaders de la nouvelle opposition de gauche exigent la publication des notes de Lénine écrites sur son lit de mort. Elles sont connues sous le nom de « Lettre au congrès ». On a pris l'habitude de considérer ce texte comme le « Testament » de Lénine, parce qu'il y dit que Staline est brutal. Kamenev et Zinoviev, du temps de leur alliance avec Staline, s'efforçaient de ne pas mettre ce texte en circulation, précisément pour cette raison.

En réalité, il y avait une autre raison. Dans la « Lettre au congrès », Lénine écrit non seulement sur Staline, mais aussi sur Trotski. Il apprécie hautement Trotski : « L'homme le plus capable du CC actuel. »

En 1927, Kamenev et Zinoviev, désormais alliés à Trotski, insistent pour que le « Testament » soit largement divulgué.

Staline lit à haute voix le texte de Lénine au plénum. Ayant terminé, il répond comme à Lénine sur sa propre brutalité : « Oui, je suis brutal, camarades. Brutal envers ceux qui brutalisent la scission du parti. Il est possible qu'une certaine douceur soit nécessaire envers les scissionnistes. Mais je n'y arrive pas. »

Le plénum écarte Trotski et Zinoviev du Comité central.

Le 7 novembre, pour le 10e anniversaire du coup d'Octobre, Zinoviev à Leningrad et Trotski à Moscou organisent des actions démonstratives.

Le matin, aux balcons des appartements des oppositionnels — ce sont les Maisons des Soviets déjà mentionnées — sont accrochés les portraits de Trotski, Zinoviev, Lénine. Et des banderoles avec l'inscription : « Retour à Lénine ! »

Aux manifestations alternatives trotskistes de ce jour prennent part plusieurs milliers d'ouvriers, d'étudiants et d'élèves des écoles militaires. Les manifestants sont attaqués par des brigades de volontaires, la milice, des agents de la GPU en civil. On entend distinctement des cris antisémites. L'antisémitisme comme méthode de lutte contre l'opposition est déjà en vogue. Ce problème avait été discuté en juin 1927 à la Commission centrale de contrôle, en présence de Trotski. Ensuite, dans la presse centrale, est paru un communiqué du Politburo, c'est-à-dire, en substance, de Staline : « Nous luttons contre Trotski, Zinoviev et Kamenev non parce qu'ils sont juifs, mais parce qu'ils sont des oppositionnels. » Les lecteurs ont retenu que les chefs de l'opposition sont juifs.

Le 7 novembre, Trotski et Kamenev parcourent en voiture le centre de Moscou. On leur jette des pierres, des agents de la GPU tirent quelques coups de feu en l'air. Dans les appartements de plusieurs oppositionnels, des rafles ont lieu. Dans l'appartement du poète Mikhaïl Svetlov, passage du Théâtre d'Art, maison n° 2, une imprimerie clandestine a tiré le journal trotskiste « Kommunist » avec ses vers pour le 7 novembre. Par la suite, le poète soviétique Mikhaïl Svetlov, auteur de la fameuse « Grenade », échappera à l'arrestation en se lançant dans de longues beuveries.

L'académicien, spécialiste des fusées Boris Tchertok, bras droit de Sergueï Korolev, se rappelle : « Sur la Maison du CIK, à l'angle de Vozdvijenka et Mokhovaïa, où se trouvait le cabinet de Kalinine, on avait accroché un immense portrait de Trotski. Des militaires, depuis le balcon, se mirent à arracher ce portrait avec de longues perches. La foule en bas était en furie. Impossible de

savoir qui était le plus nombreux — les partisans ou les adversaires de Trotski. Tout à coup, des portails de l'université sort une colonne d'étudiants trotskistes. Dans la rue, s'engage une bagarre où il est impossible de comprendre qui est pour qui. »

En 1927, Boris Tchertok est élève de septième classe. Dans ses mémoires, il écrit : « Le lendemain, pendant la grande récréation, en criant “À bas les trotskistes !”, nous avons fait irruption dans la classe voisine, la 7e B. Là, ils étaient prêts à se défendre. Au tableau, on avait écrit le slogan : “Feu sur le koulak, le nepman et le bureaucrate !” »

Le 14 novembre, Trotski et Zinoviev sont exclus du parti. Kamenev est écarté du Comité central.

Le soir du 16 novembre 1927, Zinoviev quittait son appartement du Kremlin en même temps que Kamenev. Victor Serge se rappelle : « Dans son appartement du Kremlin, Zinoviev était assis près du masque mortuaire de Lénine. Plus exactement, c'était la tête de Lénine sur un coussin, sous verre. Zinoviev me dit : “Seuls les membres du CC ont le droit d'habiter au Kremlin. On me jette à la porte, et je partirai avec le masque mortuaire du vieux Ilitch.” »

Trotski avait quitté le Kremlin dès le 14 novembre. Il se souvient : « J'habitais chez mon ami Beloborodov, qui passait encore pour commissaire du peuple à l'Intérieur de la RSFSR. » Rappelons que Beloborodov, sur instruction de Lénine et de Sverdlov, avait signé l'ordre d'exécution de la famille impériale en juillet 1918. La GPU ne détermina pas immédiatement où Trotski avait déménagé en quittant le Kremlin.

Karl Radek, connu comme la « plume d'or du parti », faisait lui aussi ses paquets au Kremlin. Victor Serge le trouva en train de détruire des papiers au milieu d'un désordre de livres anciens éparpillés sur le tapis :

— Je dépouille tout ça et je fiche le camp. Il faut être idiots : nous n'avons pas un sou, mais nous aurions pu rafler de magnifiques trophées.

Soudain, Kamenev et Sokolnikov arrivent chez Radek. La barbe de Kamenev a complètement blanchi. Un vénérable vieillard.

Kamenev a quarante-quatre ans. À ce moment-là, Kamenev s'est en fait séparé de sa femme, Olga Davydovna, la sœur de Trotski. Il considère désormais, officieusement mais ouvertement, comme sa femme Tatiana Ivanovna Glebova. Elle est instructrice au département féminin du Comité de Moscou du parti.

Le père du tchervonets d'or soviétique, Sokolnikov, qui est venu avec Kamenev chez Radek, épousera peu après l'ex-femme du membre du CC Serebriakov, Galina.

Galina Serebriakova se souvient : « J'ai rencontré la femme de Kamenev, Tatiana Ivanovna, une beauté typiquement russe. De celles à qui l'on a envie de poser un kokoshnik sur la tête, de couvrir les blanches épaules d'une robe flottante en velours, bordée de zibeline. Pour de telles femmes, on se battait à coups de poing dans la vieille Russie. »

Tatiana Glebova et les membres de sa famille seront fusillés. Leur fils survivra. La mère de Tatiana Ivanovna mourra après le premier procès de Kamenev en 1935. Galina Serebriakova, de la fenêtre de son appartement au passage Karmanitski, dans le quartier de l'Arbat, verra le concierge clouer une croix en bois sur la tombe de la belle-mère de Kamenev. Les Kamenev et les Serebriakova étaient voisins.

En 1927, Kamenev fut un court moment ambassadeur en Italie. Avec Glebova, ils passèrent voir Gorki à Capri. Ensuite, lors d'un bref exil hors de Moscou, Tatiana Ivanovna vécut avec Kamenev à Kalouga. En 1932–1933, ils sont en exil à Minusinsk. En 1929 naît leur fils Vladimir. Il porte le nom de sa mère. Au total, il passera dix-huit ans en camp. On l'arrêtera pour la dernière fois en 1950, en cinquième année à l'université de Leningrad.

Avant la révolution, à Paris, Kamenev vivait avec sa femme Olga Davydovna à proximité de la famille du leader socialiste-révolutionnaire Victor Tchernov. Ils se fréquentaient. Chez Tchernov passait Ievno Azef, le fameux informateur de la police et principal terroriste SR, responsable de l'assassinat de hauts dignitaires tsaristes. Chez Kamenev venait de naître son premier fils, Alexandre, surnommé familièrement Louïtik (« petite fleur »). En 1918, Tchernov sera élu président de la fameuse Assemblée constituante, que les bolcheviks dissoudront. En 1920, Tchernov est recherché. Sa femme et ses trois filles sont arrêtées. Les amis de Tchernov, se souvenant de l'émigration parisienne commune, s'adressent à Kamenev pour obtenir de l'aide.

Kamenev répond que les membres de la famille sont détenus comme otages. Et que sa femme, Olga Davydovna, est prête à prendre en charge l'éducation de la plus jeune fille de Tchernov, Ariadna, alors âgée de dix ans.

On transmet à Tchernov la réponse de Kamenev. Il réagit ainsi : « Après que vous avez expliqué avec un sang-froid enviable que ma femme et mes trois enfants ont été pris en otage par le pouvoir soviétique, il ne peut plus être question de relations personnelles fondées sur le passé. De plus, je ne veux pas que ma fille bénéficie des privilèges du Kremlin, qui sont une insulte à la faim des enfants à Moscou et ailleurs. » La famille Tchernov parvint à émigrer en 1921.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Ariadna participa, avec son mari, à la Résistance française. En 1960, ils revinrent en Union soviétique.

À la fin des années 1920, la première famille de Kamenev — Olga Davydovna, les fils Alexandre et Iouri — habite un immeuble sur la place Manej, sous l'appartement de la sœur de Lénine, Anna Ilitchna Oulianova-Elizarova. La belle-fille de Kamenev, la comédienne Galina Kravtchenko, se souvient : « Au début, la vie était féérique. Un appartement de six pièces. Pour les déjeuners, j'allais à la "Kremlievka" (c'est-à-dire au restaurant-distributeur du Kremlin) dans la voiture de Lev Borissovitch. Les déjeuners étaient prévus pour deux, mais neuf personnes en sortaient repues à merveille. »

Galina Kravtchenko épousa le fils de Kamenev, le play-boy moscovite Louïtik, en 1929. À cette époque, tout le pays vit déjà avec des cartes de rationnement. Et Galina se souvient des déjeuners du Kremlin : « Pour le déjeuner, on avait toujours un demi-kilo de caviar noir, en grains. Avec le déjeuner, ou à la place, on pouvait prendre un panier sec : charcuterie, épicerie, sucreries, alcool, de magnifiques escalopes, tout ce que vous voulez. Si on en voulait plus, on pouvait commander. Pour la Chandeleur, on nous donnait des blinis chauds. On les apportait dans des boîtes, ils n'avaient pas le temps de refroidir. »

Pour les vêtements, c'était plus difficile. La belle-fille de Kamenev se faisait habiller à l'atelier du commissariat des Affaires étrangères, sur le pont Kouznetski. Là, elle croisait la femme de Staline, Allilouïeva.

Un jour, Kamenev demanda à sa belle-fille de lui acheter des chaussettes. Galina Kravtchenko écrit : « Je partis, et revins les mains vides.

— Il n’y a pas de chaussettes, dis-je, Lev Borissovitch.

— Comment ça ?

— Comme ça : il n’y a pas de chaussettes, nulle part à Moscou. »

Kamenev fut surpris.

Nous sommes déjà en 1932.

La belle-fille de Kamenev jouait dans des films de la NEP, « La Petite marchande de cigarettes de Mosselprom », « L’ivresse de la NEP », « La Poupée aux millions ». En 1967, elle tourna chez Sergueï Bondartchouk, dans « Guerre et Paix », dans le rôle de Julie Karaguine. Elle venait d’une bonne famille, avait terminé le gymnase, l’école de ballet du Bolchoï.

Dans l’appartement des Kamenev, sur la place Manej, se réunissait le monde des artistes. La sœur de Lénine, Anna Ilitchna, envoyait la domestique leur demander de faire moins de bruit. Eisenstein venait souvent. Kamenev l’adorait.

Le 7 novembre 1927, au Bolchoï, eut lieu la première du film de Sergueï Eisenstein et Grigori Alexandrov, « Octobre ». Staline assura personnellement le montage. Il y coupa Trotski.

Quand, au printemps 1935, on viendra arrêter le fils de Kamenev, on saisira, lors de la perquisition, une pellicule où Kamenev apparaît aux côtés de Lénine. Lors d’une visite au centre de détention de Boutyrki, Alexandre Kamenev dira à sa femme de partir immédiatement, d’aller au loin avec leur fils, de refaire sa vie et de donner à l’enfant son nom à elle.

Le petit-fils de Kamenev, Vitali Kravtchenko, sera arrêté en 1951. Il étudiait le droit, était secrétaire du comité du Komsomol. Ses camarades de classe le dénoncèrent : le petit-fils d’un ennemi du peuple, Kamenev, et à un tel poste ! On le jeta en prison.

Le frère de Kamenev, Nikolaï, artiste, sa femme et leur fils ingénieur furent fusillés. Le plus jeune fils de Kamenev, Iouri, lycéen de neuvième, fut fusillé.

En fin de vie, la belle-fille de Kamenev déclara : « Aujourd’hui que j’en sais davantage sur l’exécution de la famille du tsar, je ne sais pourquoi, mais je pense que la vie les a tous punis, avec leurs enfants et leurs femmes. Coupables et innocents. »

Le père de Kamenev, ingénieur ferroviaire prospère, avait étudié à l’Institut technologique de Saint-Pétersbourg dans la même promotion que Grinevitski. Ignati Grinevitski, terroriste russe, poseur de bombes, assassin de l’empereur Alexandre II, celui-là même qui avait aboli le servage en Russie.

Le XV^e congrès du parti a été qualifié, dans l’historiographie soviétique, de « congrès de la collectivisation ». En réalité, la collectivisation n’y fut pas discutée. Dans son rapport, Staline déclara : « Ces camarades ont tort, qui pensent qu’on peut et doit en finir avec le koulak par la voie administrative, via la GPU. »

Une semaine et demie plus tard, Staline changera d’avis pour adopter la position diamétralement opposée. Commencera alors l’anéantissement total de la paysannerie. Les décisions modérées de ce congrès n’intéressent pas Staline. Le XV^e congrès, en décembre 1927, mérite toutefois l’attention pour deux raisons. Staline y déclara, pour la dernière fois — il ne le faisait pas pour la première — qu’il était prêt à quitter son poste. Il dit : « Je demande à être relevé de mes fonctions de secrétaire général. Je vous assure, camarades, que le parti n’y perdra rien. » Sa demande sera, naturellement, rejetée.

Staline motiva ainsi sa demande de démission. Il dit : « Jusqu'à tout récemment, le parti avait besoin de moi comme d'un homme plus ou moins dur, représentant un antidote à l'opposition. À présent, l'opposition est vaincue. » Staline disait la pure vérité.

Immédiatement après le congrès, Zinoviev et Kamenev rédigèrent une déclaration dans laquelle ils condamnaient leurs propres positions comme anti-léninistes. Ils écrivaient qu'ils se soumettaient à la volonté du parti, « car il est son unique juge suprême ». La « lettre ouverte » de Zinoviev et Kamenev fut publiée dans la « Pravda ». Trotski n'écrivit pas de lettre de repentir. Zinoviev et Kamenev écrivirent qu'ils rompaient avec le groupe de Trotski.

On leur accorda un délai d'épreuve de six mois. On les envoya à Kalouga. En juillet 1928, Kamenev reçut à Kalouga, en exil, une lettre de Grigori Sokolnikov. Sokolnikov s'était repenti le premier au XVe congrès, il était resté membre du CC. Il était par ailleurs condisciple de Boukharine au gymnase. Bref, il lui écrit, en clair, à Kamenev en exil : « Au CC, des batailles s'engagent. Venez. Il faut se consulter. » Kamenev vint. Ils se rencontrèrent à trois — Sokolnikov, Kamenev et Boukharine. La conversation fut, en substance, le monologue extrêmement ému de Boukharine. Il disait que Staline était un intrigant sans principes, excitait sciemment les divergences, menait le pays à la guerre civile. Peu après, l'« enregistrement de la conversation de Boukharine avec Kamenev » apparaissait sur le bureau de Staline. Staline raconta exprès l'affaire au président du Sovnarkom, Rykov. Rykov courut chez Boukharine. Boukharine s'écria : « C'est donc que Kamenev a dénoncé, le salaud, le traître ! » Plus tard, la GPU fera publier cet « enregistrement » à l'étranger, dans le « Vestnik socialiste ». Après cette publication, le texte sera reproduit à Moscou et distribué aux membres du Comité central. Il servira contre Boukharine et contre Kamenev. La femme de Boukharine, après le camp et l'exil, a lu ce texte. Elle n'y voit pas un rapport écrit par Kamenev lui-même. Elle ne le considère donc pas comme une dénonciation de Kamenev à Staline. On peut lui faire confiance en la matière. Elle pense que le texte provient d'une écoute téléphonique de la GPU. C'était déjà alors une affaire courante et bien rodée. Staline montrait lui-même à Boukharine des enregistrements d'écoutes de conversations de Zinoviev avec sa femme. Les sujets politiques alternaient avec l'intime. Staline savourait les détails intimes.

Boukharine avait dit à Kamenev, au cours de cette conversation, que Staline chercherait à l'utiliser, lui Kamenev, dans sa lutte contre lui, Boukharine. Kamenev écrivit à Zinoviev : « D'ici peu, des signaux vont venir de l'autre camp. » Il entendait par là un signal de Staline. Dans sa lettre à Zinoviev, il ajoutait : « Ça viendra. On verra ce qu'ils diront. »

Les signaux de Staline ne vinrent pas. Zinoviev fut nommé à Kazan, recteur de l'université. Kamenev, au Glavkontsesskom (organisme chargé des concessions). Ensuite, tous deux furent de nouveau exilés. Le dernier poste de Zinoviev fut membre du conseil d'administration du Centrecoop (Centrecoopérative). Après son exil, Kamenev dirigea l'excellente maison d'édition « Academia ». Il supervisa la préparation d'une nouvelle édition académique des œuvres de Pouchkine. Il s'occupait du musée Pouchkine de Mikhajlovskoïe. En fait, Kamenev préparait la célébration du centenaire de la mort de Pouchkine.

Quand Boukharine lui proposa de prendre la tête de la rubrique littéraire des « Izvestia », Kamenev refusa : « Je veux qu'on m'oublie. Que Staline n'ait même plus mon nom en mémoire. »

Korneï Tchoukovski se souvient : « Le 5 décembre 1934, j'étais invité à dîner chez Kamenev. Zinoviev y était, il disait qu'il écrivait un article sur "Pouchkine et les Décembristes". » Après le

dîner, Tchoukovski et Kamenev allèrent à la salle des Colonnes se recueillir devant le cercueil de Kirov.

L'accusation portée peu après contre Kamenev et Zinoviev, les rendant responsables de l'assassinat du premier secrétaire du comité régional de Leningrad du VKP(b), Kirov, était fabriquée de toutes pièces. Ils furent fusillés en août 1936. C'est Kamenev qui, du vivant de Lénine, avait proposé la candidature de Staline au poste de secrétaire général.

Jusqu'à son arrestation, le 16 décembre 1934, Kamenev dirigeait l'Institut de littérature russe à Leningrad et, à Moscou, l'Institut de littérature mondiale Gorki. Gorki était encore vivant. Boukharine disait : « Gorki veut voir Kamenev comme le leader de la littérature soviétique. »

Zinoviev fut arrêté le même jour que Kamenev. Il habitait l'Arbat, dans la fameuse « maison aux chevaliers ». Au moment de son arrestation, il écrivit à Staline : « Je n'ai pensé qu'à une chose : comment mériter la confiance du CC et la vôtre personnellement. En rien, en rien, en rien, je ne suis coupable. »

De prison, Zinoviev écrit encore à Staline : « J'en arrive à rester longtemps à regarder vos portraits et ceux des autres membres du Politburo dans les journaux, en me disant : mes chers, je suis à vous corps et âme. J'ai compris que je suis prêt à tout faire pour mériter le pardon, l'indulgence. »

Enfin, le 28 janvier 1935, Zinoviev écrit à Gorki : « Vous êtes un grand artiste, un connaisseur de l'âme humaine, un maître de vie ; réfléchissez, je vous en prie, un instant, à ce que signifie pour moi le fait de me trouver aujourd'hui dans une prison soviétique. Représentez-vous concrètement cela. »

Gorki ne reçut pas cette lettre. Autrefois, c'était Zinoviev qui retenait les lettres de Gorki à Lénine. À présent, la correspondance de Gorki était filtrée sur ordre de Staline.

Dans l'une des bibliothèques de la maison de Gorki se trouvait un livre d'une rareté exceptionnelle. Maison d'édition « Academia », 1935. Le reste du tirage avait été pratiquement entièrement pilonné. C'était le roman de Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski, « Les Démons » (« Les Possédés »). Il était publié pour la première fois en URSS. La décision audacieuse de publier « Les Démons » avait été prise par Kamenev. Dans la « Pravda », le roman fut aussitôt qualifié de « petit pamphlet sale contre la révolution » et de « vieilleries ». Avant Staline, ce roman de Dostoïevski était interdit par la femme de Lénine, Krupskaïa.